FRC 4 30719
Case FRC 24951

RAPPORT

FAIT

A LA CONVENTION NATIONALE,

AU NOM DE SES COMITÉS DE SURETÉ GÉNÉRALE ET DE SALUT PUBLIC.

Sur la Conjuration ourdie depuis plusieurs années par les Factions criminelles pour absorber la Révolution Française dans un changement de dynastie ; & contre Fabre-d'Églantine, Danton, Philippeaux, Lacroix & Camille-Desmoulins, *prévenus de complicité dans ces Factions & d'autres délits personnels contre la Liberté.*

PAR SAINT-JUST,

Séance du 12 *Germinal,*

CITOYENS,

LA révolution est dans le peuple, & non point dans la renommée de quelques personnages. Cette idée vraie est la source de la justice & de

THE NEWBERRY LIBRARY

l'égalité dans un état libre : elle eſt la garantie du peuple contre les hommes artificieux qui s'érigent en quelque ſorte en patriciens, par leur audace & leur impunité.

Il y a quelque choſe de terrible dans l'amour ſacré de la patrie ; il eſt tellement excluſif, qu'il immole tout ſans pitié, ſans frayeur, ſans reſpect humain, à l'intérêt public ; il précipite Manlius ; il immole ſes affections privées ; il entraîne Régulus à Carthage, jette un Romain dans un abîme, & met Marat au Panthéon, victime de ſon dévouement.

Vos comités de ſalut public & de sûreté générale, pleins de ce ſentiment, m'ont chargé de vous demander juſtice au nom de la patrie, contre des hommes qui trahiſſent depuis longtemps la cauſe populaire, qui vous ont fait la guerre avec tous les conjurés, avec d'Orléans, avec Briſſot, avec Hébert, avec Hérault & leurs complices, & conſpirent en ce moment avec les rois ligués contre la République ; qui ont favoriſé le projet de vous détruire & de confondre le gouvernement républicain, ont été les défenſeurs des traîtres & vos ennemis déclarés, & qui, pour échapper à la juſtice, prétendent que l'on vous attaque en eux Ils ne témoignoient point cet intérêt pour vous, lorſqu'ils demandoient l'impunité de vos aſſaſſins & votre renou

vellement qui eût été ſuivi de votre perte & de celle de la liberté. Puiſſe cet exemple être le dernier que vous donnerez de votre inflexibilité envers vous-même ! Puiſſiez-vous, après les avoir réprimés, voir toutes les factions éteintes, & jouir en paix de la plénitude de votre puiſſance légitime, & du reſpect que vous inſpirez !

On a tenté depuis long-temps de vous avilir, s'il étoit poſſible : vous avez marché entre la faction des faux patriotes & celle des modérés que vous devez abattre. Ces factions, nées avec la révolution, l'ont ſuivie dans ſon cours, comme les reptiles ſuivent le cours des torrens. Il faut quelque courage pour vous parler encore de ſévérité, après tant de ſévérité : l'ariſtocratie dit : *Ils vont s'entre-détruire.* Mais l'ariſtocratie ment à ſon propre cœur : c'eſt elle que nous détruiſons, elle le ſait bien. La liberté ne fut point compromiſe par le ſupplice de Briſſot & de Ronſin, reconnus royaliſtes. N'écoutez point la voix de ceux qui, tremblant devant la juſtice, s'efforcent de lier leur cauſe à l'illuſion du patriotiſme : la juſtice ne peut jamais vous compromettre, mais l'indulgence doit vous perdre.

Je viens donc dénoncer les derniers partiſans du royaliſme, ceux qui, depuis cinq ans, ont ſervi les factions & n'ont ſuivi la liberté que

comme un tigre ſuit ſa proie. Je vais analyſer rapidement ce qui s'eſt paſſé ; puis j'acheverai de vous dépeindre la conjuration & vous déſignerai ſes derniers complices.

Les conjurations inſtruiſent les gouvernemens à veiller ſur les mœurs & à conſerver la pureté des principes ſur leſquels repoſe la légiſlation : elles ſont un ſigne certain qu'on a négligé de corriger beaucoup d'abus, & ſur-tout de punir l'injuſtice ; que l'inſenſibilité des lois pour le malheur & pour les mécontentemens légitimes, a groſſi les factions, & que l'indulgence pour les méchans, ou la corruption des fonctionnaires, a découragé les cœurs & les a rendus indifférens pour la patrie.

Nous avons paſſé par tous les orages qui accompagnent ordinairement les vaſtes deſſeins. Une révolution eſt une entrepriſe héroïque dont les auteurs marchent entre les périls & l'immortalité : la dernière vous eſt acquiſe ſi vous ſavez immoler les factions ennemies.

Elles ſont le dernier eſpoir de la tyrannie ; elles ont leur ſource dans la paſſion ordinaire de tourner à ſon avantage perſonnel la réputation que l'on s'eſt faite ; elles ont une autre ſource dans l'oppoſition étrangère. C'eſt ainſi que les gouvernemens européens ont corrompu, depuis cinq ans, un grand nombre de ceux qui avoient

joué un rôle dans la révolution. Beaucoup de gens ont assez d'esprit pour faire le bien, peu de gens ont un cœur propre à le vouloir opiniâtrement. Qu'on ne s'étonne plus de la chûte de tant de trétaux ; ce fut chez tous les peuples la marche de l'esprit humain, & c'est ce qui nous est resté de la monarchie. Tout ce que les tyrans nous reprochent de mal nous vient d'eux-mêmes, & l'Europe seroit heureuse s'ils n'y régnoient point.

Plaise au Ciel que nous ayons vu le dernier orage de la liberté, & que l'expérience nous ait appris qu'il faut une garantie au gouvernement libre ! C'est ce que je me propose de démontrer encore, en vous offrant dans ses détails, dans sa marche, ses moyens & son but, la conjuration ourdie depuis plusieurs années contre la révolution.

Vous aviez négligé de préciser la garantie du peuple & la vôtre contre l'influence des pouvoirs intermédiaires. Les hommes revêtus de ces pouvoirs s'unissant pour vous accabler, le gouvernement étoit trop foible contre eux, parce qu'ils étoient livrés à l'intrigue & résistoient au bien public : de-là la marche convulsive des affaires. Vous ne pouviez atteindre immédiatement tous les abus, les agens les favorisoient. Rappelez-vous qu'ils ont tour-à-tour été livrés à Lafayette,

à Dumouriez, au fédéraliſme. Le caractère perſonnel de quelques-uns de leurs membres a ſauvé la patrie dans les criſes & dans les trahiſons : mais la majorité de ces agens parut toujours livrée aux attentats.

L'étranger avoit calculé toutes les conſéquences d'un régime où les derniers fonctionnaires coaliſés ſe rendoient plus puiſſans que le gouvernement même. Deux raiſons énervoient les inſtitutions : dans les uns, l'envie de ſortir de l'honnête obſcurité ; dans les autres, la perfidie & la complicité avec les ennemis de la Patrie. Une troiſième raiſon renverſoit ſans ceſſe l'harmonie ſuprême d'action dans le corps politique : c'étoit l'uſurpation conſtante de l'influence de la repréſentation nationale & du gouvernement républicain émané d'elle.

Nous allons voir quel parti les factions ſurent tirer de ces vices de notre complexion ; nous allons voir comment tous les crimes, forcés à diſſimuler par la violence du penchant du peuple vers la liberté, fermentèrent pêle-mêle avec la révolution ; nous allons démaſquer tous les viſages, nous allons ſuivre pas à pas l'étranger.

Depuis le commencement de la révolution, l'Angleterre & les gouvernemens ennemis du peuple français ont perpétué parmi nous un parti compoſé de diverſes factions coïncidentes, mais

quelquefois inconnues les unes aux autres ; l'une d'entre elles étoit-elle abattue, les autres étoient mises en mouvement par la crainte & venoient intercepter le cours de la législation & de la justice qu'elles redoutoient.

Le parti d'Orléans fut le premier constitué ; il eut des branches dans toutes les autorités & dans les trois législatures. Ce parti criminel, mais dénué d'audace, s'est toujours revêtu des prétextes de circonstances & des couleurs dominantes : de là est venue sa ruine ; car dissimulant toujours & ne brusquant pas, il étoit emporté par l'énergie des hommes de bonne foi & par la force de la vertu du peuple, & suivoit toujours le cours de la révolution, se voilant sans cesse & n'osant jamais rien.

C'est ce qui fit croire au commencement que d'Orléans n'avoit aucune ambition ; car, dans les circonstances les mieux préparées, il manqua de courage & de résolution.

Ces convulsions secrètes des partis qui dissimuloient, ont été les causes des malheurs publics. La révolution populaire étoit la surface d'un volcan de conjurations étrangères. L'Assemblée constituante, sénat le jour, étoit la nuit un ramas de factions qui préparoient la politique & les artifices du lendemain. Les affaires avoient toujours une double intention : l'une, ostensible

& coloriée avec grâce ; l'autre ſecrète & qui menoit à des réſultats cachés & contraires à l'intérêt du peuple.

On fit la guerre à la nobleſſe, amie coupable des Bourbons, pour applanir le chemin du trône à d'Orléans. On voit à chaque pas les efforts de ce parti pour ruiner la cour, ſon ennemie, & conſerver la royauté ; mais la perte de l'une entraînoit l'autre, aucune royauté ne peut ſe paſſer de patriciat.

On avoit compté ſur l'aſcendant de Mirabeau pour conſerver le trône ſans patriciat. Lui mort, on eſſaya dans la réviſion de conſtituer ce problême : on ne le put pas. La légiſlation étant impuiſſante pour favoriſer ce parti, on ſe jetta dans la politique & dans l'intrigue. Une nouvelle ſcène s'ouvre ; les crimes du tyran avoient fait abhorrer la royauté, que Briſſot, Vergniaud, Pétion & leurs complices vouloient maintenir pour d'Orléans : l'opinion du peuple étoit tellement oppoſée à la monarchie, qu'il n'y avoit aucuns moyens de la maintenir ouvertement. Alors on voit le parti d'Orléans diſſimuler de nouveau ; c'eſt lui qui propoſe quelquefois le banniſſement des Bourbons, & c'eſt lui qui veut les remettre ſur le trône ; c'eſt lui qui veut rétablir la royauté, & qui la proſcrit en apparence ; c'eſt lui qui tous les ſoirs ſe retrouve

avec d'Orléans ; c'eſt lui qui le dénonce & le perſécute en apparence.

Cette conduite devoit faire paroître les partiſans ſecrets de la tyrannie les meilleurs amis de la liberté, & leur concilier l'opinion de manière à ce que, le parti républicain etant renverſé & la confiance ſans bornes en eux, ils puſſent tout tenter parmi l'enthouſiaſme qu'ils auroient inſpiré.

Cette politique ne put réſiſter à l'énergie des partiſans de la République. Dumouriez l'ami des rois & le chef de la faction d'Orléans ; Dumouriez qui ne s'étoit déclaré contre Lafayette que parce que celui-ci étoit l'homme de la cour ; Dumouriez qui vouloit le banniſſement du roi, mais non ſa mort, pour lui ſubſtituer une autre dynaſtie ; Dumouriez, l'homme de d'Orléans & de Briſſot ; éclate. La politique de Briſſot & ſes complices eſt découverte ; c'étoit un roi de la famille d'Orléans que l'on avoit voulu. Tout eſt rapproché, les liaiſons ſont découvertes, d'Orléans eſt exécuté, il eſt puni de ſes prétentions criminelles. Mais les factions qui avoient ourdi ſon parti lui ſurvivent ; elles ſurvivent, les factions amies de Dumouriez : peuvent-elles aimer la République ? Non. N'eſpérez donc de paix dans l'état que lorſque le dernier partiſan de d'Orléans, que lorſque la faction des indulgens qui

protège l'ariſtocratie, que lorſque les derniers amis de Dumouriez & ceux qui ont trempé dans les trahiſons ſans être découverts juſqu'aujourd'hui, ſeront morts : tout cela compoſe la conjuration de l'étranger. Il a conſpiré ſans ceſſe au milieu de nous (depuis cinq ans), en corrompant les orateurs pour nous donner des conſeils funeſtes que les circonſtances amenées ne permettoient pas de combattre, en aviliſſant nos monnoies, en bouleverſant nos colonies, en achetant les généraux & les pouvoirs, en détruiſant notre commerce, en interceptant la circulation des denrées & en conſtituant chaque département, chaque diſtrict, chaque commune, chaque ſection même, en fédéraliſme de fait & en autorité indépendante de la repréſentation nationale. Il a moins eſpéré de la force des armes que de l'imprévoyance des Français, & notre conduite n'a que trop juſtifié cet eſpoir.

Un régime nouveau s'établit difficilement, ſurtout dans un grand empire où la multiplicité des rouages, des rapports & des dangers fait que la plupart des abus échappent à la juſtice & réſiſtent à la ſageſſe. Comment démêler les intrigues qui rompent tous les fils & confondent l'attention ? Comment faire écouter la voix tranquille du bon ſens, au milieu des piéges qui lui ſont tendus par l'eſprit ?

Mais enfin les périls auxquels la liberté vient d'échapper, ont rendu les citoyens plus attentifs. Que le passé nous instruise. L'étranger n'a pas résolu sans doute de nous laisser la paix : c'est à nous de dévoiler tous les partis qu'il a formés, tous les partisans qui lui restent, & les trames qu'on a tissues : c'est avec les débris des factions échappées au supplice, qu'ils craignent l'avenir, qu'on en créeroit de nouvelles.

Les divisions de Mirabeau & des Lameth, qui étoient du même parti ; les divisions des Lameth & de Lafayette, qui soutenoient la royauté ; celles de Brissot & de d'Orléans, qui étoient secrètement amies ; tout nous convainc que l'étranger forma ou favorisa de tout temps divers partis pour ourdir les mêmes complots & pour les rendre inextricables.

Tout récemment Hébert, le partisan couvert de la royauté, déclamoit contre les banques, & soupoit tous les soirs chez les banquiers ; il parut l'ennemi déclaré de Chabot, &, le jour de l'arrestation de Chabot, Hébert & sa femme y devoient souper. Bien plus, pendant l'arrestation de Chabot, Hébert n'a cessé de déclamer contre lui, & il étoit son partisan.

Ronsin voyoit les étrangers Frey, beaux-frères de Chabot. Le banquier Coonknoff, Hollandais, avoit été l'ami de Dumouriez & le confident de

tous ses desseins ; il rédigeoit le journal du Batave avec Clootz, qui aimoit l'Univers, excepté la France ; & jamais on ne se douta de ces points de contact entre Ronsin, Chabot, Hébert & Clootz, qui même sembloient divisés.

Il y eut une faction en 1790 pour mettre la couronne sur la tête de d'Orléans ; il y en eut une pour la maintenir sur la tête des Bourbons ; il y eut une autre faction pour mettre sur le trône de la France la maison d'Hanovre : ces factions furent renversées le 10 août avec la royauté. La terreur força à dissimuler plus profondément tous les conjurés secrets en faveur de la monarchie ; alors toutes ces factions prirent le masque du parti républicain. Brissot, la Gironde & Dumouriez continuèrent la faction d'Orléans ; Carra, la faction d'Hanovre ; Manuel, Lanjuinais & d'autres, le parti des Bourbons. Ces partis divers, qui avoient chacun un but politique, se confondoient dans la haine du parti républicain. Les périls unirent les premiers ; ils finirent par combattre tous ensemble pour la royauté, & périrent ensemble. L'étranger favorisa ces diverses factions ; il leur donna des armes dans la Vendée : avec elles il incendia les arsenaux ; par elles il disloqua l'empire & le fit tendre au fédéralisme, pour en réunir les débris sous le régime monarchique ; par elles il soutint

Dumouriez ; par elles il a tout tenté pour vous détruire, pour renverser votre gouvernement, vous amollir & vous renouveller. L'étranger employa ces factions à tous les crimes par lesquels il prétendit à relever le trône, ou à nous empêcher de constituer la république.

Il y eut un autre parti qui se joua & fut de tous les autres, qui tantôt voulut usurper, tantôt fut royaliste ; tantôt voulut des richesses, tantôt songea à se ménager une grande autorité quelque régime qu'il survint, tantôt servit l'étranger : ce parti, comme tous les autres, dénué de courage, conduisit la révolution comme une intrigue de théâtre.

Fabre-d'Eglantine fut à la tête de ce parti ; il n'y fut point seul ; il fut le cardinal de Retz d'aujourd'hui ; panégyriste de d'Orléans, il a été jusqu'au moment de sa détention, & même depuis, le continuateur de toutes les factions ; il usa de toutes les intrigues des autres pour intriguer par elles, les dénonçant pour ne point partager leurs périls & leurs imprudences ; les servant lorsqu'il étoit sûr de ne se point compromettre ; laborieux, parlant toujours aux autres le langage qui étoit dans leur cœur, avec un front péniblement sincère, & les conduisant par leur propre penchant ; cherchant soigneusement tout ce qui se passoit pour savoir où

trouver un fripon pour instrument de ses desseins ; & connoître tous les yeux ouverts sur l'intérêt de la parrie , pour les éviter ou les rromper. Il peignit faussement Marat sous quelques-unes de ses propres couleurs , pour s'attirer une estime secrète ; il joua sur les esprits & sur les cœurs , sur les préjugés & les passions , comme un compositeur de musique sur les notes d'un instrument.

Fabre fut royaliste de tout temps dans le fond de son cœur ; il dissimula comme les autres , parce qu'il étoit lâche.

Ce fut dans la journée du 10 août que les chefs des différens partis royalistes se montrèrent à découvert. Pétion , Carra , Vergniaux , Brissot, s'efforcèrent d'enchaîner le torrent du parti républicain ; on les vit implorer le peuple en faveur du tyran & de sa famille. Fabre contribua à sauver Duporr ; il avoit eu , avant le 10 août , des intelligences avec la cour ; il se prétendoit le confident de toutes les intrigues des Tuileries ; beaucoup de gens lui ont entendu dire qu'il jouoit la cour : il est très vraisemblable qu'il jouoit tout le monde.

Fabre ne dit presque mot pendant les dix premiers mois de la Convention ; il ménagea Dumouriez , Brissot & les Jacobins , & attendoit en équilibre que la victoire se fût décidée entre le crime & la vertu.

Au mois de juin, les intrigues que la terreur du 31 mai avoit rompues, se renouèrent. Chaque faction avoit un but particulier : toutes tendoient à la destruction de la Convention & du gouvernement. Chaque faction ayant ses créatures & ses dupes, il s'ourdit une conjuration sourde & compliquée qui corrompit tellement les pouvoirs & l'esprit public, que la Convention nationale & les patriotes de bonne foi restèrent isolés.

Il y eut alors un patti chargé par l'étranger de corrompre la République, d'y lancer la guerre civile par des opinions brusquement énoncées & soutenues par la violence. Un ami de Chaumette dit, dans une société populaire de la Nièvre, qu'il alloit arriver le temps où l'attachement d'un père pour son enfant, où le respect filial seroient punis comme des attentats à la liberté naturelle des êtres.

Une société populaire, livrée à Chaumette, osa censurer votre décret sur les cultes, & loua, dans une adresse, l'opinion d'Hébert & de Chaumette. Fabre soutint ici ces opinions artificieuses. On attaqua l'immortalité de l'ame, qui consoloit Socrate mourant. On prétendoit plus ; on s'efforça d'ériger l'athéïsme en un culte plus intolérant que la superstition. On attaqua l'idée de la Providence éternelle, qui sans doute a veillé sur

nous. On auroit cru que l'on vouloit bannir du monde les affections généreuses d'un peuple libre, la nature, l'humanité, l'Être Suprême, pour n'y laisser que le néant, & la tyrannie & le crime. Combien d'ennemis n'espéroit-on point faire à la liberté, en lui imputant ces outrages! Ils sont reconnus aujourd'hui traîtres à la patrie & royalistes, les auteurs de ces trames.

Chaumette, dans le temps de ces presliges, envoya 30 mille livres à son père; il l'avertit de n'acheter ni domaines nationaux, ni biens d'émigrés.

Puissent les patriotes qui couvrent la France s'aimer assez pour ne rien faire qui attire de nouveaux troubles dans la patrie! Que les Français honorent la raison, mais que la raison n'oublie point la divinité.

C'est une chose remarquable, & dont la postérité aura honte, que l'étranger prit le rétablissement prétendu de la religion pour prétexte de la guerre qu'il nous fit, & s'efforça en même temps de nous donner l'athéisme.

Il y eut un autre parti chargé de corrompre les représentans du peuple, pour faciliter le scandale & la révolte aristocratique que l'on méditoit; ce fut celui de Chabot. Un autre parti, initié dans tous les autres, fut chargé d'attaquer & détruire le gouvernement & la

représentation

représentation nationale, soit par la force, soit en obtenant son renouvellement.

Les partis criminels, chargés par l'étranger d'attaquer la représentation nationale & de provoquer votre renouvellement, vous ont présentés comme affoiblis, comme usés par dix-huit mois de travaux : ceux-là n'en ont pas dit autant des tyrans contemporains qui pèsent sur l'Europe depuis un demi-siècle ; ils ne sont point usés ceux qui conspirent parmi nous depuis plusieurs années. Le crime lasseroit-il moins que la vertu ?

Est-il une puissance au monde aussi sincère, aussi amie du peuple, aussi reconnoissante envers lui que vous l'avez été ? Est-il beaucoup de gouvernemens dans l'histoire qui aient soutenu comme vous le poids de quinze armées, celui de tant de trahisons, celui d'un continent entier devenu injustement l'ennemi du peuple français ? Vous êtes usés ! & vous avez vaincu l'Europe, & vous avez douze cent mille combattans ! Vos ennemis ne sauroient payer trop cher votre destruction. Est-il rien de plus évident que la malignité & la trahison de ceux qui ont voulu renverser la liberté en vous renouvelant ? Le peuple français, par tout vainqueur, ordonne à sa représentation de prendre place au premier rang des puissances humaines : c'est le peuple qu'on humilie en vous ; vous lui êtes comptables

du dépôt sacré de sa grandeur. Le peuple a reconnu sa République ; sa volonté n'a pas besoin de sanction étrangère, & son mépris & la victoire est sa réponse à tous les tyrans ; ou bien on sait ici mourir !

Les mêmes hommes qui s'étoient efforcés, dès le commencement de la révolution, de la borner à un changement de dynastie, se retrouvent encore à la tête de ces factions dont le but étoit de vous immoler.

C'est ici que la patience échappe au juste courroux de la vérité. Quoi ! quand toute l'Europe, excepté nous qui sommes aveugles, est convaincue que Lacroix & Danton ont stipulé pour la royauté ; quoi ! quand les renseignemens pris sur Fabre-d'Eglantine, le complice de Danton, ne laissent plus de doute sur sa trahison ; lorsque l'ambassadeur du peuple français en Suisse nous mande la consternation des émigrés depuis la mise en jugement de Fabre, l'ami de Danton, nos yeux refuseroient encore de s'ouvrir!

« Danton, tu répondras à la justice inévitable, » inflexible. Voyons ta conduite passée, & » montrons que depuis le premier jour, complice » de tous les attentats, tu fus toujours contraire » au parti de la Liberté, & que tu conspirois » avec Mirabeau, avec Dumouriez, avec Hébert, » avec Hérault-Séchelles.

» Danton, tu as ſervi la tyrannie : tu fus, » il eſt vrai, oppoſé à Lafayette ; mais Mirabeau, d'Orléans, Dumouriez, lui furent » oppoſés de même. Oſerois-tu nier avoir été » vendu à ces trois hommes, les plus violens » conſpirateurs contre la Liberté ? Ce fut par » la protection de Mirabeau que tu fus nommé » adminiſtrateur du département de Paris, dans » le temps où l'aſſemblée électorale étoit décidément royaliſte. Tous les amis de Mirabeau ſe » vantoient hautement qu'ils t'avoient fermé la » bouche. Auſſi tant qu'a vécu ce perſonnage » affreux, tu es reſté preſque muet. Dans ce » temps-là tu reprochas à un patriote rigide, » dans un repas, qu'il compromettoit la bonne » cauſe, en s'écartant du chemin où marchoient » Barnave & Lameth, qui abandonnoient le » parti populaire.

» Dans les premiers éclairs de la révolution, » tu montras à la cour un front menaçant ; tu » parlois contre elle avec véhémence. Mirabeau, » qui méditoit un changement de dynaſtie, » ſentit le prix de ton audace ; il te ſaiſit. Tu » t'écartas dès-lors des principes ſévères, & » l'on n'entendit plus parler de toi juſqu'au » maſſacre du Champ-de-Mars. Alors tu appuyas » aux Jacobins la motion de Laclos, qui fut » un prétexte funeſte & payé par les ennemis

» du peuple, pour déployer le drapeau rouge
» & essayer la tyrannie. Les patriotes, qui
» n'étoient pas initiés dans ce complot, avoient
» combattu inutilement ton opinion sanguinaire.
» Tu fus nommé rédacteur avec Brissot de la
» pétition du Champ-de-Mars, & vous échap-
» pâtes à la fureur de Lafayette, qui fit massacrer
» deux mille patriotes. Brissot erra, depuis,
» paisiblement dans Paris; & toi, tu fus couler
» d'heureux jours à Arcis-sur-Aube, si toutefois
» celui qui conspiroit contre sa patrie, pouvoit
» être heureux. Le calme de ta retraite à Arcis-
» sur-Aube se conçoit-il? Toi l'un des auteurs
» de la pétition, tandis que ceux qui l'avoient
» signée avoient été, les uns chargés de fers,
» les autres massacrés. Brissot & toi étiez-vous
» donc des objets de reconnoissance pour la
» tyrannie, puisque vous n'étiez point pour elle
» des objets de haine & de terreur?

» Que dirai-je de ton lâche & constant abandon
» de la cause publique au milieu des crises, où
» tu prenois toujours le parti de la retraite?

» Mirabeau mort, tu conspiras avec les
» Lamerh, & tu les soutins. Tu restas neutre
» pendant l'Assemblée législative, & tu te tus
» dans la lutte pénible des Jacobins avec Brissot
» & la faction de la Gironde. Tu appuyas d'abord
» leur opinion sur la guerre. Pressé ensuite par

» les reproches des meilleurs citoyens, tu déclas-
» ras que tu obſervois les deux partis, & tu
» te renfermas dans le ſilence. Lié avec Briſſot
» au Champ-de-Mars, tu partageas enſuite ſa
» tranquillité & ſes opinions liberticides : alors
» livré entièrement à ce parti vainqueur, tu dis
» de ceux qui s'y refuſoient, que puiſqu'ils reſ-
» toient ſeuls de leur avis ſur la guerre, &
» que puiſqu'ils ſe vouloient ſe perdre, tes amis
» & toi deviez les abandonner à leur ſort. Mais
» quand tu vis l'orage du 10 août ſe préparer,
» tu te retiras encore à Arcis-ſur-Aube. Déſer-
» teur des périls qui entouroient la liberté, les
» patriotes n'eſpéroient plus te revoir. Cepen-
» dant, preſſé par la honte, par les reproches,
» & quaud tu ſus que la chûte de la tyrannie
» étoit bien préparée & inévitable, tu revins à
» Paris le 9 août. Tu te couchas dans cette
» nuit terrible. Ta ſection qui t'avoit nommé
» ſon préſident, t'attendit long-temps ; on
» t'arracha d'un repos honteux ; tu préſidas une
» heure, tu quittas le fauteuil à minuit quand
» le tocſin ſonnoit ; au même inſtant les ſatellites
» du tyran entrèrent & mirent la baïonnette
» ſur le cœur de celui qui t'avoit remplacé :
» toi, tu dormois. »

» Dans ce moment, que faiſoit Fabre, ton
» complice & ton ami ? Tu l'as dit toi-même :

» qu'il parlementoit avec la cour pour la » tromper. Mais la cour pouvoit-elle se » fier à Fabre, sans un gage certain de sa » vénalité, & sans des actes très-évidens de sa » haine pour le parti populaire? Quiconque est » l'ami d'un homme qui a parlementé avec la cour, » est coupable de lâcheté. L'esprit a des erreurs; » les erreurs de la conscience sont des crimes.

» Mais qu'as-tu fait depuis pour nous prouver » que Fabre, ton complice, & toi aviez voulu » tromper la cour? Votre conduite depuis a été » celle de conjurés. Quand tu étois ministre, il » s'agit d'envoyer un ambassadeur à Londres » pour resserrer l'alliance des deux peuples; » Noël, journaliste contre-révolutionnaire, fut » offert par le ministre Lebrun; tu ne t'y opposas » point: on te le reprocha comme une foiblesse; » tu répondis: je sais que Noël ne vaut rien, « mais je le fais accompagner par un de mes » parens. Quelle a été la suite de cette ambassade » criminelle? la guerre concertée & les trahisons.»

» Ce fut toi qui fis nommer Fabre & d'Orléans » à l'assemblée électorale, où tu vantas le premier » comme un homme très-adroit, & où tu dis » du second, que Prince du sang, sa présence « au milieu des représentans du peuple, leur » donneroit plus d'importance aux yeux de » l'Europe. Chabot vota en faveur de Fabre &

» de d'Orléans. Tu enrichis Fabre pendant ton
» miniſtère. Fabre profeſſoit alors hautement le
» fédéraliſme, & diſoit qu'on diviſeroit la France
» en quatre parties. Roland, partiſan de la
» royauté, voulut paſſer la Loire pour chercher
» la Vendée : toi reſter à Paris où étoit d'Or-
» léans, & où tu favoriſois Dumouriez. Tu
» donnas des ordres pour ſauver Duport : il
» s'échappa au milieu d'une émeute concertée
» à Melun par tes émiſſaires, pour fouiller une
» voiture d'armes. Malouet & l'évêque d'Autun
» étoient ſouvent chez toi : tu les favoriſas. Le
» parti de Briſſot accuſa Marat ; tu te déclaras
» ſon ennemi : tu t'iſolas de la Montagne dans
» les dangers qu'elle couroit. Tu te fis publi-
» quement un mérite de n'avoir jamais dénoncé
» Genſonné, Guadet & Briſſot ; tu leur tendois
» ſans ceſſe l'olivier, gage de ton alliance avec
» eux contre le peuple & les républicains ſévères.
» La Gironde te fit une guerre feinte. Pour te
» forcer à te prononcer, elle te demanda des
» comptes ; elle t'accuſa d'ambition. Ton hy-
» pocriſie prévoyante concilia tout, & ſut ſe
» maintenir au milieu des partis ; toujours prêt
» à diſſimuler avec le plus fort, ſans inſulter
» au plus foible. Dans les débats orageux, on
» s'indignoit de ton abſence & de ton ſilence ;
» toi, tu parlois de la campagne, des délices

» de la ſolitude & de la pareſſe : mais tu ſavois
» ſortir de ton engourdiſſement pour défendre
» Dumouriez ; Weſtermann , ſa créature vantée ,
» & les généraux , ſes complices. Tu envoyas
» Fabre en ambaſſade près de Dumouriez , ſous
» prétexte , diſois-tu , de le réconcilier avec
» Kellermann. Les traîtres n'étoient que trop
» unis pour notre malheur : dans toutes leurs
» lettres à la Convention , dans leurs diſcours à
» la barre , ils ſe traitoient d'amis , & tu étois
» le leur. Le réſultat de l'ambaſſade de Fabre
» fut le ſalut de l'armée pruſſienne , à des con-
» ditions ſecrètes , que ta conduite expliqua
» depuis.

» Dumouriez louoit Fabre-Fond , frère de
» Fabre-d'Eglantine : peut-on douter de votre
» concert criminel pour renverſer la République?

» Tu ſavois amortir le couroux des patriotes ;
» tu faiſois enviſager nos malheurs comme réſul-
» tant de la foibleſſe de nos armées , & tu dé-
» tournois l'attention de la perfidie des géné-
» raux , pour t'occuper de nouvelles levées
» d'hommes. Tu t'aſſocias dans tes crimes
» Lacroix , conſpirateur , depuis long-temps
» décrié , avec l'ame impure duquel on ne peut
» être uni que par le nœud qui aſſocie des
» conjurés. Lacroix fut de tout temps plus que
» ſuſpect ; hypocrite & perfide , il n'a jamais

» parlé de bonne foi dans cette enceinte ; il
» eut l'audace de louer Miranda ; il eut celle
» de propoſer le renouvellement de la Conven-
» tion ; il tint la même conduite que toi avec
» Dumouriez ; votre agitation étoit la même
» pour cacher les mêmes forfaits : Lacroix a
» témoigné ſouvent ſa haine pour les Jacobins.
» D'où vient le faſte qui l'entoure ? Mais pour-
» quoi rappeler tant d'horreurs, lorſque votre
» complicité manifeſte avec d'Orléans & Dumou-
» riez dans la Belgique ſuffit à la juſtice pour
» vous frapper ?

» Danton, tu eus, après le 10 août, une
» conférence avec Dumouriez, où vous vous
» jurâtes une amitié à toute épreuve, & où
» vous unîtes votre fortune. Tu as juſtifié depuis,
» cet affreux concordat, & tu es encore ſon
» ami au moment où je parle.

» C'eſt toi qui, au retour de la Belgique,
» oſas parler des vices & des crimes de Dumou-
» riez, avec la même admiration qu'on eût
» parlé des vertus de Caton. Tu t'es efforcé de
» corrompre la morale publique, en te rendant,
» dans pluſieurs occaſions, l'apologiſte des
» hommes corrompus, tes complices. C'eſt toi
» qui, le premier, dans un cercle de patriotes
» que tu voulois ſurprendre, propoſas le banniſſe-
» ment de *Capet* ; propoſition que tu n'oſas plus

» soutenir à ton retour, parce qu'elle étoit abattue,
» & qu'elle t'eût perdu.

» Dumouriez, qui s'étoit rendu à Paris vers
» ce même temps, dans le dessein d'influencer
» le jugement du tyran, n'osa point résister lui-
» même au cri de la justice publique qui envoya
» le tyran à la mort. Quelle conduite tins-tu dans
» le comité de défense générale ? Tu y recevois
» les complimens de Guadet & de Brissot,
» & tu les leur rendois ; tu disois à Brissot :
» vous avez de l'esprit, mais vous avez des pré-
» tentions. Voilà ton indignation contre les
» ennemis de la patrie ! Tu consentis à ce qu'on
» ne fît point part à la Convention de l'indé-
» pendance & de la trahison de Dumouriez ; tu
» te trouvois dans les conciliabules avec Wimpfen
» & d'Orléans. Dans le même temps, tu te
» déclarois pour des principes modérés, & tes
» formes robustes sembloient déguiser la foi-
» blesse de tes conseils ; tu disois que des maximes
» sévères feroient trop d'ennemis à la République.
» Conciliateur banal, tous tes exordes à la
» tribune commençoient comme le tonnerre,
» & tu finissois par faire transiger la verité & le
» mensonge. Quelle proposition vigoureuse as-tu
» jamais faite contre Brissot & son parti dans
» la représentation nationale où je t'accuse ? A
» ton retour de la Belgique, tu provoquas la

» levée en masse des patriotes de Paris pour
» marcher aux frontières. Si cela fût alors arrivé,
» qui auroit résisté à l'aristocratie qui avoit tenté
» plusieurs soulèvemens? Brissot ne désiroit point
» autre chose, & les patriotes mis en campagne
» n'auroient-ils pas été sacrifiés? Ainsi se trouvoit
» accompli le vœu de tous les tyrans du monde
» pour la destruction de Paris & de la liberté.

» Tu provoquas une insurrection dans Paris;
» elle étoit concertée avec Dumouriez : tu an-
» nonças même que s'il falloit de l'argent pour
» la faire, tu avois la main dans les caisses de
» la Belgique. Dumouriez vouloit une révolte
» dans Paris, pour avoir un prétexte de marcher
» contre cette ville de la liberté, sous un titre
» moins défavorable que celui de rebelle & de
» royaliste. Toi qui restois à Arcis-sur-Aube
» avant le 9 août, opposant ta paresse à l'in-
» surrection nécessaire, tu avois retrouvé ta
» chaleur au mois de mars pour servir Dumou-
» riez, & lui fournir un prétexte honorable de
» marcher sur Paris. Desfieux, reconnu royaliste
» & du parti de l'étranger, donna le signal de
» cette fausse insurrection. Le 10 mars un attrou-
» pement se porta aux Cordeliers, de là à la
» commune : on lui demanda de se mettre à
» sa tête; elle s'y refusa. Fabre alors s'agitoit
» beaucoup : le mouvement, dit-il à un député,

» a été auſſi loin qu'il le falloit. Le but de
» Dumouriez ſe trouva rempli : il fit de ce
» mouvement la baſe de ſon manifeſte ſéditieux,
» & des lettres inſolentes qu'il écrivit à la Con-
» vention. Desfieux, tout en déclamant contre
» Briſſot, reçut de Lebrun, complice de Briſſot,
» un ſomme d'argent pour envoyer, dans le
» Midi, des adreſſes véhémentes où la Gironde
» étoit improuvée, mais qui tendoient à juſtifier
» la révolte projetée des fédéraliſtes. Desfieux
» fit arrêter ſes propres courriers à Bordeaux :
» ce qui donna lieu à Genſonné de dénoncer
» la Montagne, & à Guadet de déclamer
» contre Paris. Desfieux dépoſa depuis en faveur
» de Briſſot au tribunal révolutionnaire. Mais,
» Danton, quelle contradiction entre cette
» meſure extrême & dangereuſe que tu propoſas,
» & la modération qui te fit demander une
» amniſtie pour tous les coupables, qui te fit
» excuſer Dumouriez, & te fit, dans le comité
» de ſûreté générale, appuyer la propoſition
» faite par Guadet, d'envoyer Genſonné vers le
» général traître ? Pourrois-tu être aveugle à ce
» point ſur l'intérêt public ? oſeroit-on te repro-
» cher de manquer de diſcernement ?

» Tu t'accommodois à tout : Briſſot & ſes
» complices ſortoient toujours contens d'avec
» toi. A la tribune, quand ton ſilence étoit

» accusé, tu leur donnois des avis salutaires
» pour qu'ils dissimulassent d'avantage ; tu les
» menaçois sans indignation, mais avec une
» bonté paternelle, & tu leur donnois plûtot
» des conseils pour corrompre la liberté, pour
» se sauver, pour mieux nous tromper, que tu
» n'en donnois au parti républicain pour les
» perdre. La haine, disoit-tu, est insupportable
» à mon cœur, & tu nous avois dit : je n'aime
» point Marat. Mais n'es-tu point criminel &
» responsable de n'avoir point haï les ennemis
» de la patrie ? Est-ce par ses penchans privés
» qu'un homme public détermine son indiffé-
» rence ou sa haine, ou par l'amour de la
» patrie que n'a jamais senti ton cœur ? Tu fis
» le conciliateur, comme Sixte-Quint fit le
» simple pour arriver au but où il tendoit: Ecla-
» teras-tu maintenant devant la justice du peuple,
» toi qui n'éclatas jamais lorsqu'on attaqua la
» patrie ? Nous t'avions cru de bonne foi quand
» nous accusâmes le parti de Brissot : mais depuis
» des flots de lumière sont tombés sur ta poli-
» tique. Tu es l'ami de Fabre ; tu l'as défendu ;
» tu n'es pas homme à te compromettre ; tu
» n'as donc pu que te défendre toi même dans
» ton complice. Tu abandonnas le parti répu-
» blicain au commencement de notre session ;
» & depuis, as-tu fait autre chose que nuancer
» d'hypocrisie les délibérations ?

» Fabre & toi fûtes les apologiſtes de d'Or-
» léans, que vous vous efforçâtes de faire paſſer
» pour un homme ſimple & très malheureux ;
» vous répétâtes ſouvent ce propos. Vous étiez
» ſur la Montagne le point de contact & de
» répercuſſion de la conjuration de Dumouriez,
» Briſſot & d'Orléans. Lacroix te ſeconda par-
» faitement dans toutes ces occaſions.

» Tu vis avec horreur la révolution du 31 mai.
» Hérault, Lacroix & toi demandâtes la tête
» d'Henriot, qui avoit ſervi la liberté, & vous
» lui fîtes un crime du mouvement qu'il avoit
» fait pour échapper à un acte d'oppreſſion de
» votre part. Ici, Danton, tu déployas ton
» hypocriſie : n'ayant pu conſommer ton projet,
» tu diſſimulas ta fureur ; tu regardas Henriot
» en riant, & tu lui dis : *N'aie pas peur, va*
» *toujours ton train* ; voulant lui faire entendre
» que tu avois eu l'air de le blâmer par bien-
» ſéance, mais qu'au fond tu étois de ſon avis.
» Un moment après, tu l'abordas à la buvette
» & lui préſentas un verre d'un air careſſant,
» en lui diſant : *point de rancune.* Cependant,
» le lendemain tu le calomnias de la manière
» la plus atroce, & tu lui reprochas d'avoir
» voulu t'aſſaſſiner. Hérault & Lacroix t'appuyè-
» rent. Mais n'as-tu pas envoyé depuis un ambaſ-
» ſadeur à Péthion & à Wimpfen dans le Cal-

» vados ? Ne t'es-tu pas opposé à la punition » des députés de la Gironde ? n'avois-tu pas » défendu Stingell, qui avoit fait égorger nos » avant-postes de l'armée à Aix-la-Chapelle ? » Ainsi, défenseur de tous les criminels, tu » n'en as jamais fait autant pour un patriote. » Tu as accusé Roland, mais plutôt comme » un imbécille acrimonieux, que comme un » traître ; tu ne trouvois à sa femme que des » prétentions au bel-esprit ; tu as jeté ton man- » teau sur tous les attentats, pour les voiler & » les déguiser.

» Tes amis ont tout fait pour toi ; ils placent » ton nom dans tous les journaux étrangers & » dans les rapports journaliers du ministre de » l'intérieur.

» Les rapports dont je parle, envoyés tous » les soirs par le ministre de l'intérieur, te pré- » sentent comme l'homme dont tout Paris s'en- » tretient ; tes moindres réflexions y sont rendues » célèbres. Nous avons reconnu, depuis long- » temps, que tes amis ou toi redigiez ces rapports.

» Danton, tu fus donc le complice de Mira- » beau, de d'Orléans, de Dumouriez, de » Brissot. Des lettres de l'ambassadeur d'Espagne » à Venise, au duc d'Alendia, disent qu'on te » soupçonnoit à Parts d'avoir eu des conférences » au Temple avec la reine. L'étranger est toujours

» très instruit sur les crimes commis en sa faveur.
» Ce fait est connu de Luilier, & peut s'éclaircir
» dans la procédure.

» L'ambassadeur d'Espagne dit dans la même
» lette écrite au mois de juin dernier : ce qui
» nous fait trembler, c'est le renouvellement du
» comité de salut public. Tu en étois, Lacroix ;
» tu en étois Danton.

» Mauvais citoyen, tu as conspiré ; faux ami,
» tu disois, il y a deux jours, du mal de Des-
» moulins, instrument que tu as perdu, & tu
» lui prêtois des vices honteux. Méchant homme,
» tu as comparé l'opinion publique à une femme
» de mauvaise vie ; tu as dit que l'honneur étoit
» ridicule ; que la gloire & la postérité étoient
» une sottise : ces maximes devoient te concilier
» l'aristocratie ; elles étoient celles de Catilina.
» Si Fabre est innocent, si d'Orléans, si Dumou-
» riez fut innocent, tu l'es sans doute : J'en ai
» trop dit : tu répondras à la justice. «

Citoyens, la conjuration d'Hébert étant devoilée, ces jours derniers l'étranger s'efforça de verser le scandale sur tout ce que la liberté honore : on y impliqua les meilleurs défenseurs de la la liberté, on y impliqua même Marat ; on annonça qu'il alloit descendre du Panthéon. Que son ombre en descende pour serrer le cœur des ennemis du peuple, & pour les confondre ?

Il a éré ourdi depuis ſix mois un plan de palpitation & d'inquiétude dans le gouvernement. Chaque jour on nous envoyoit un rapport ſur Paris: on nous inſinuoit avec ſoupleſſe, tantôt des conſeils imprudens, tontôt des craintes déplacées : les tableaux étoient calculés ſur les ſentimens qu'il importoit de nous faire naître, pour que le gouvernement marchât dans les ſens qui convenoit aux complots criminels ; on y louoit Danton, on y accréditoit Hébert & Camille-Deſmoulins, & l'on y ſuppoſoit tous leurs projets ſanctionnés par l'opinion publique, pour nous décourager. Ces rapports osèrent nous dire pendant le procès d'Hébert, qu'on parloit d'arracher Marat du Panthéon & d'y mettre la Corday : ce ſont les mêmes plumes qui louoient Danton & Deſmoulins, qui traçoient ces horreurs. La faction de Dumouriez a fait aſſaſſiner Marat ; ſes complices veulent encore aſſaſſiner ſa mémoire. Ceux qui louèrent les vices de Dumouriez, étoient bien faits pour outrager ſa gloire & pour immoler la vertu.

Achevons de peindre ces hommes qui n'oſant ſe déclarer, ont conſpiré ſous la pouſſière. Ils eurent les qualités des conſpirateurs de tous les temps ; ils ſe louoient mutuellement, & diſoient l'un de l'autre tout ce qui pouvoit tromper les jugemens. Les amis du profond Briſſot avoient

dit long-temps de lui qu'il étoit un inconséquent ; un étourdi même. Fabre disoit de Danton qu'il étoit insouciant ; que son tempérament l'entraînoit à la campagne, aux bains, aux choses innocentes. Danton disoit de Fabre que sa tête étoit un *imbroglio*, un répertoire de choses comiques, & le présentoit comme ridicule, parce que ce n'étoit qu'à ce prix qu'il pouvoit ne point passer pour un traître, par le simple apperçu de sa manière tortueuse de se conduire. Danton rioit avec Ducos, faisoit le distrait près de d'Orléans, & le familier près de Marat qu'il détestoit, mais qu'il craignoit. Hérault étoit grave dans le sein de la Convention, bouffon ailleurs, & rioit sans cesse pour s'excuser de ce qu'il ne disoit rien.

Il est en outre quelques rapprochemens à faire la conduite de ces hommes en différens temps. Danton fut un lion contre Lafayette l'ennemi de d'Orléans. Danton fut plein d'indulgence pour Dumouriez l'ami de d'Orléans. Danton proposoit il y a trois ans aux Jacobins la loi de Valerius, qui ordonnoit aux Romains de tuer sur l'heure ceux qui parleroient de Tarquin. Danton ne trouva plus ni d'éloquence ni de sévérité contre Dumouriez qui trahissoit ouvertement la patrie, & vouloit faire un roi. Danton, comme je l'ai dit, opina d'abord pour le bannissement

du tyran & pour la mort enſuite. Il avertit ſouvent certains membres du comité de ſalut public, qu'il falloit beaucoup de courage pour y reſter, parce que l'autorité qu'on lui confioit étoit dangereuſe pour eux-mêmes. Ce fut Danton qui propoſa les 50 millions : ce fut Hérault qui l'appuya : ce fut Danton qui propoſa qu'on érigéât le comité en comité de gouvernement ; c'étoit donc un piége qu'il croyoit lui tendre. Danton ayant été expulſé du comité, dit à quelqu'un : *Je ne ma fâche point, je n'ai pas de rancune ; mais j'ai de la mémoire.*

Que dirai-je de ceux qui ſe prétendirent excluſivement les vieux Cordeliers ? Ils étoient préciſément Danton, Fabre, Camille Deſmoulins, & le miniſtre, auteur des rapports ſur Paris, où Danton, Fabre, Camille & Philippeaux ſont loués, où tout eſt dirigé dans leur ſens & dans le ſens d'Hébert. Que dirai-je de l'aveu fait par Danton, qu'il avoit dirigé les derniers écrits de Deſmoulins & de Philippeaux ?

Vous êtes tous complices du même attentat. Tous, vous avez tenté le renverſement du gouverſement révolutionnaire & de la repréſentation ; tous, vous avez provoqué ſon renouvellement au 10 août dernier ; tous, vous avez travaillé pour l'étranger, qui jamais ne voulut autre choſe que le renouvellement de la Convention, qui eût entraîné la perte de la République.

Je ſuis convaincu que cette faction des indulgens eſt liée à toutes les autres, qu'elle fut hypocrite dans tous les temps, vendue d'abord à la nouvelle dynaſtie, enſuite à toutes les factions. Cette faction a abandonné Marat ; & c'eſt enſuite parée de ſa réputation ; elle a tout fait pour détruire la République, en amolliſſant toutes les idées de la liberté ; elle eut plus de fineſſe que les autres ; elle attaqua le gouvernement avec plus d'hypocriſie, & ne fut que plus criminelle.

Camille-Deſmoulins, qui fut d'abord dupe & finit par être complice, fut, comme Philippeaux, un inſtrument de Fabre & de Danton. On racontoit comme une preuve de la bonhomie de Fabre, que celui-ci ſe trouvant chez Deſmoulins au moment où il liſoit à quelqu'un l'écrit dans lequel il demandoit un comité de clémence pour l'ariſtocratie, & appeloit la Convention la cour de Tibère, Fabre ſe mit à pleurer. Le crocodile pleure auſſi. Comme Camille-Deſmoulins manquoit de caractère, on ſe ſervit de ſon orgueil. Il attaqua en rhéteur le gouvernement révolutionnaire dans toutes ſes conſéquences ; il parla effrontément en faveur des ennemis de la révolution, propoſa pour eux un comité de clémence ; ſe montra très-inclément pour le parti populaire ; attaqua, comme Hébert & Vincent, les repréſentans du peuple dans les

armées ; comme Hébert , Vincent & Buzot ; lui-même il les traita de pro-conſul. Il avoit été le défenſeur de l'infame Dillon, avec la même audace que montra Dillon lui-même , lorſqu'à Maubeuge il ordonna à ſon armée de marcher ſur Paris , & de prêter ſerment de fidélité au roi. Il combattit la loi contre les Anglais ; il en reçut des remerciemens en Angleterre , dans les journaux de ces temps-là. Avez-vous remarqué que tous ceux qui ont été loués dans l'Angleterre , ont ici trahi leur patrie ?

Fabre , plus d'une fois , provoqua l'agrandiſſement des pouvoirs du comité de ſalut public , ſoit par lui-même , ſoit par ſes amis ; nous frémîmes ſouvent d'un piége ſi méchant. Fabre eſpéroit que nous ſuccomberions ſous le fardeau de tant d'affaires , il s'en vantoit : mais le génie de la Liberté a vaincu pour nous. Celui qui parmi nous accepta toujours avec le plus de joie le pouvoir , fut Hérault , le complice de Fabre & de l'étranger. Tout ſe lie : après que Fabre eut tout fait pour nous donner une juriſdiction dans le dédale de laquelle il eſpéroit nous perdre , alors il fit attaquer les opérations du gouvernement.

Alors Hérault , qui s'étoit placé à la tête des affaires diplomatiques , mit tout en uſage pour éventer les projets du gouvernement. Par lui les délibérations les plus ſecrètes du comité ſur les

affaires étrangères, étoient communiquées aux gouvernemens ennemis. Il fit faire plusieurs voyages à Dubuisson, en Suisse, pour y conspirer sous le cacher même de la République. Nous nous rappelons qu'Hérault fut, avec dégoût, le témoin muet des travaux de ceux qui tracèrent le plan de la constitution, dont il se fit adroitement le rapporteur déhonté.

Nous avons intercepté des lettres de *Laas-Casas*, Ambassadeur d'Espagne à Vienne, dans lesquelles il rapporte les déliberations diplomatiques du comité au temps d'Hérault.

C'étoit dans ce même temps qu'environné de piéges & de la responsabilité des succès de quatorze armées, une nuée d'ennemis attaqua le gouvernement, c'est-à-dire, vous attaqua vous-mêmes.

Le moment étoit favorable : l'Alsace étoit envahie ; Toulon étoit aux mains des Espagnols & des Anglais, Perpignan menacé ; nos armées malheureuses dans le Nord, dans le Mont-Blanc, dans la Vendée, par tout enfin. Alors le parti d'Hébert demandoit l'établissement de la Constitution, afin que dans ce cahos de dangers & d'adversités ; dans cette agonie factice de la Liberté, le passage du gouvernement révolutionnaire à un régime plus foible que ses ennemis, fût le passage de la vie au tombeau. L'établisse-

ment de la Conſtitution fut demandé par Danton, l'ami de Fabre. En même-temps Philippeaux, ou plutôt Fabre, dont le ſtyle, l'hypocriſie, les inſinuations ſont reconnues facilement dans les écrits du premier ; en même-temps Philippeaux attaqua le gouvernement comme aſſocié à la trahiſon.

Philippeaux avoit autrefois écrit en faveur de Roland & de l'appel au peuple, & contre Marat. Philippeaux mit au jour, dans ce dernier temps, divers écrits qui ſont évidemment de différentes plumes. Le but de ces écrits étoit d'en induire la complicité du gouvernement avec ceux qui trahiſſoient la patrie. Philippeaux, auteur quelques jours auparavant d'un catéchiſme ridicule, étoit devenu tout-à-coup un homme d'état. Philippeaux eſt l'ame du club du Mans, où la liberté, où la repréſentation nationale n'a pas un ami, où l'on a demandé votre renouvellement, où l'on a dit que vous étiez uſés, dans le temps même que le diſoit Hébert.

Vous avez même appris ce matin qu'une révolte avoit éclaté au Mans, contre Garnier, repréſentant du peuple. Cette révolte a été fomentée par ceux-là mêmes qui rédigèrent une adreſſe en faveur de Philippeaux. Ils ſont arrêtés : le tribunal révolutionnaire va inſtruire cette affaire. Revenons à notre ſujet.

On peut se souvenir que Fabre, en ce temps-là, ne quittoit point Camille ni Philippeaux Fabre, en même-temps qu'il dirigeoit ces deux personnages, étoit par-tout. Il étoit sans cesse au comité de sûreté générale ; il étoit dans les grouppes, à la police, à la commune, aux jacobins, aux cordeliers ; il se multiplioit, & dictoit divers écrits ; il se glissoit auprès des patriotes, & il est prouvé que cet homme qui s'étoit efforcé d'accroître l'autorité du comité, la sappoit dans chacun de ses membres. Au milieu des dangers qui environnoient la patrie, on délibéroit, les soirs, sur tout ce que chacun de nous avoit remarqué de contraire au bien public dans la journée. Il se trouva que Fabre disoit à chacun des membres du Comité du bien d'eux-mêmes, & du mal de chaque autre complice de Chabot. Il l'accusa lorsqu'il le fut accusé comme Chabot accusa ses complices. Fabre s'attachoit sur-tout à prouver que tous les complots avoient pour but de perdre Danton. La réaction de ces intrigues auroit été de renverser le gouvernement & la représentation, de ruiner les partis opposés : & que seroit-il resté ? Fabre & sa faction !

Maintenant il faut rapprocher d'autres faits des précédens.

L'été dernier, Hérault cherchant des parti-

ſans ; ou tâtant les eſprits ; dit que Lullier ; procureur-général du département de Paris, avoit confié qu'il exiſtoit un parti en faveur du jeune *Capet*, & que ſi le gouvernement pouvoit perdre faveur & le parti arriver au degré d'influence néceſſaire, ce ſeroit Danton qui montreroit au peuple cet enfant.

Dans ce temps, Danton dîna ſouvent, rue Grange-Batelière, avec des Anglais ; il dînoit avec Guſman, eſpagnol, trois fois par ſemaine, & avec l'infame Saint-Amaranthe, le fils de Sartine, & Lacroix. C'eſt là que ce ſont faits quelques repas à cent écus par tête.

Il eſt clair que le parti qui vouloit établir prématurément la conſtitution, celui qui attaquoit le gouvernement, celui qui attaquoit la Convention, celui qui corrompoit, celui qui vouloit un comité de clémence avoient tous pour objet d'amener le dégoût du régime préſent, & il eſt évident que la royauté étoit celui qu'on y vouloit ſubſtituer.

Qu'on examine maintenant la conduite de tous ceux dont j'ai parlé, leurs liaiſons, leurs excuſes toujours prêtes en faveur des hommes tarés ; on reconnoît à des ſignes certains le parti oppoſé à la révolution, & qui diſſimula toujours. Que ceux dont j'ai parlé nous diſent d'où vient leur fortune ; que Lacroix diſe pour-

quoi l'été dernier il faiſoit acheter de l'or par un banquier.

Ceux qui depuis quatre ans ont conſpiré ſous le voile du patriotiſme, aujourd'hui que la juſtice les menace répètent, ce mot de Vergniaud : *La révolution eſt comme Saturne : elle dévorera tous ſes enfans.* Hébert répétoit ce mot pendant ſon procès ; il eſt répété par tous ceux qui tremblent & qui ſe voient démaſqués. Non, la révolution ne dévorera pas ſes enfans, mais ſes ennemis, de quelque maſque impénétrale qu'ils ſe ſoient couverts !

Les conjurés qui ont péri étoient-ils les enfans de la liberté, parce qu'ils leur reſſemblèrent un moment ? La révolution dévorera juſqu'au dernier ami de la tyrannie ; il ne périra pas un véritable patriote par la juſtice, elle n'immolera que les factions criminelles.

Citoyens, elles méditent chaque jour votre perte : tous les fripons ſe rallient à elles. Elles s'attendoient depuis quelques jours à être démaſquées. Danton, Lacroix diſoient : *préparons-nous à nous défendre.* Ainſi Hébert déjà pourſuivi par l'image de ſon ſupplice, crioit il y a trois décades : *on veut me perdre ; défendez moi.*

Un innocent parle-t il de ſe défendre ? a-t-il des preſſentimens de terreur avant qu'on ait parlé de lui ? Les comités ont gardé prudemment le

silence, & l'opinion & le peuple accusoient ; avant moi ceux que j'accuse. Ils s'accusoient, ils se désignoient eux-mêmes, car nous n'avions point parlé d'eux ; ils se préparoient à demander si nous voulons détruire la représentation, parce que nous les accusons ; & ceux-là nous font-il un crime d'avoir accusé Brissot, Chabot & leurs complices ? veut on les réhabiliter.

Soyez donc inflexibles : c'est l'indulgence qui est féroce, puisqu'elle menace la Patrie.

" Quand les restes de la faction d'Orléans, dévoués aujourd'hui à tous les attentats contre la Patrie, n'existeront plus, vous n'aurez plus d'exemples à donner ; vous serez paisibles ; l'intrigue n'abordera plus cette enceinte sacrée ; vous vous livrerez à la législation & au gouvernement ; vous sonderez ses profondeurs, & vous déroberez le feu du ciel pour animer la République tiède encore, & enflammer l'amour de la Patrie & de la justice : alors il ne restera plus que des patriotes ; alors sera détruite l'illusion des intrigues, qui, depuis cinq ans ayant pris le masque de la révolution, voudroient aujourd'hui leur faire partager leur opprobre, en faisant dire que les patriotes seront tous déshonorés les uns après les autres. Ainsi donc, parce que les lâches & des ennemis de l'humanité se sont faits prophètes, la Divinité en auroit perdu de

sa gloire ! parce que des hypocrites auroient usurpé la réputation du patriotisme, l'éclat du patriotisme seroit obscurci ! Ceux que je dénonce n'ont jamais été patriotes, mais aristocrates adroits & plus dissimulés que ceux de Coblentz.

Toutes les réputations qui se sont écroulées étoient des réputations usurpées par l'aristocratie ou par des factions criminelles. Ceux qui nous reprochent notre sévérité, aimeroient-ils mieux que nous fussions injustes ? Peu importe que le temps ait conduit des vanités diverses à l'échafaud, au cimetière, au néant, pourvu que la liberté reste. On apprendra à devenir modeste on s'élancera vers la solide gloire & le solide bien, qui sont la probité obscure. Le peuple français ne perdra jamais sa réputation : la trace de la liberté & du génie ne peut être effacée dans l'Univers. Opprimé dans sa vie, il opprime après lui les préjugés & les tyrans. Le monde est vuide depuis les Romains ; & leur mémoire le remplit, & prophétise encore la liberté.

Pour vous, après avoir aboli les factions donnez à cette république de douces mœurs. Rétablissez dans l'état civil l'estime & le respect individuel. Français, soyez heureux & libres aimez-vous, haïssez tous les ennemis de la république ; mais soyez en paix avec vous-même. La liberté vous rappelle à la nature ; & l'o

vouloit vous la faire abandonner ! n'avez-vous point d'épouſes à chérir, d'enfans à élever ? reſpectez-vous mutuellement. Et vous, repréſentans du peuple, chargez-vous du gouvernement ſuprême, & que tout le monde jouiſſe de la liberté au lieu de gouverner. La deſtinée de vos prédéceſſeurs vous avertit de terminer votre ouvrage vous-mêmes, d'être ſages & de propager la juſtice ſans courir à la renommée ; ſemblables à l'Être ſuprême, qui met le monde en harmonie ſans ſe montrer : le bien public eſt tout, mais pour la renommée, elle n'eſt rien.

Barnave fut porté en triomphe ſous vos fenêtres : où eſt-il ?

Ceux que j'ai dénoncés n'ont jamais connu de patrie ; ils ſe ſont enrichis par des forfaits, & ce n'eſt point leur faute ſi vous exiſtez. Il n'eſt point de crime qu'ils n'aient protégé, point de traîtres qu'ils n'aient excuſés : avares, égoïſtes, apologiſtes des vices, rhéteurs, & non pas amis de la liberté, la république eſt incompatible avec eux, ils ont beſoin des jouiſſances qui s'acquièrent aux dépens de l'égalité ; ils ſont inſatiables d'influence. Les rois comptent ſur eux pour vous détruire : à quelles proteſtations pourriez-vous croire de la part de ceux qui, preſſant la main ſacrilége de Dumouriez, lui jurèrent une amitié éternelle ? ſerment qui

fut gardé : la Belgique & l'armée, vous & l'Europe, en êtes témoins.

Il y a donc eu une conjuration tramée depuis pluſieurs années pour abſorver la révolution françaiſe dans un changement de dynaſtie. Les factions de Mirabeau, des Lameth, de Lafayette, de Briſſot, de d'Orléans, de Dumouriez, de Carra, d'Hébert ; les factions de Chabot, de Fabre, de Danton, ont concourru progreſſivement à ce but par tous les moyens qui pouvoient empêcher la République de s'établir, & ſon gouvernement de s'affermir.

Nous avons cru ne devoir plus temporiſer avec les coupables, puiſque nous avons annoncé que nous détruirions toutes les factions ; elles pourroient ſe ranimer & prendre de nouvelles forces ; l'Europe ſemble ne plus compter que ſur elles. Il étoit donc inſtant de les détruire, afin qu'il ne reſtât dans la République que le peuple & vous, & le gouvernement dont vous êtes le centre inviolable.

Les jours du crime ſont paſſés : malheur à ceux qui ſoutiendroient ſa cauſe ! La politique eſt démaſquée. Que tout ce qui fut criminel périſſe. On ne fait point de républiques avec des ménagemens, mais avec la rigueur farouche, la rigueur inflexible envers tous ceux qui ont trahi. Que les complices ſe dénoncent en ſe rangeant

du parti des forfaits. Ce que nous avons dit ne sera jamais perdu sur la terre. On peut arracher à la vie les hommes qui, comme nous, ont tout osé pour la vérité ; on ne peut point leur arracher les cœurs, ni le tombeau hospitalier sous lequel ils se dérobent à l'esclavage & à la honte d'avoir laissé triompher les méchans.

Voici le projet de décret :

La Convention nationale, après avoir entendu le rapport de ses comités de sûreté générale & de salut public, décrète d'accusation,

Camille-Desmoulins, Hérault, Danton, Philippeaux, Lacroix, prévenus de complicité avec d'Orléans & Dumouriez, avec Fabre-d'Eglantine & les ennemis de la république ; d'avoir trempé dans la conspiration tendante à rétablir la monarchie, à détruire la représentation nationale & le gouvernement républicain : en conséquence elle ordonne leur mise en jugement avec Fabre-d'Eglantine.

A MONTPELLIER,
De l'Imprimerie Révolutionnaire, chez BONNARIQ & AVIGNON, l'an second de la République.